



Les Éditions de
l'Escargot Savant

DOSSIER DE PRESSE

ALAIN BELASSÈNE



ÊTRE **JUIF** SOUS L'OCCUPATION

En Côte-d'Or et en Bourgogne



Éditions de l'Escargot Savant

SOMMAIRE

Présentation.....	2
Extrait.....	3
L'auteur.....	6
Les Éditions de l'Escargot Savant.....	8
Contacts.....	10

Prénoms :

Profession :

Né le

à

Département :

Nationalité :

Domicile :

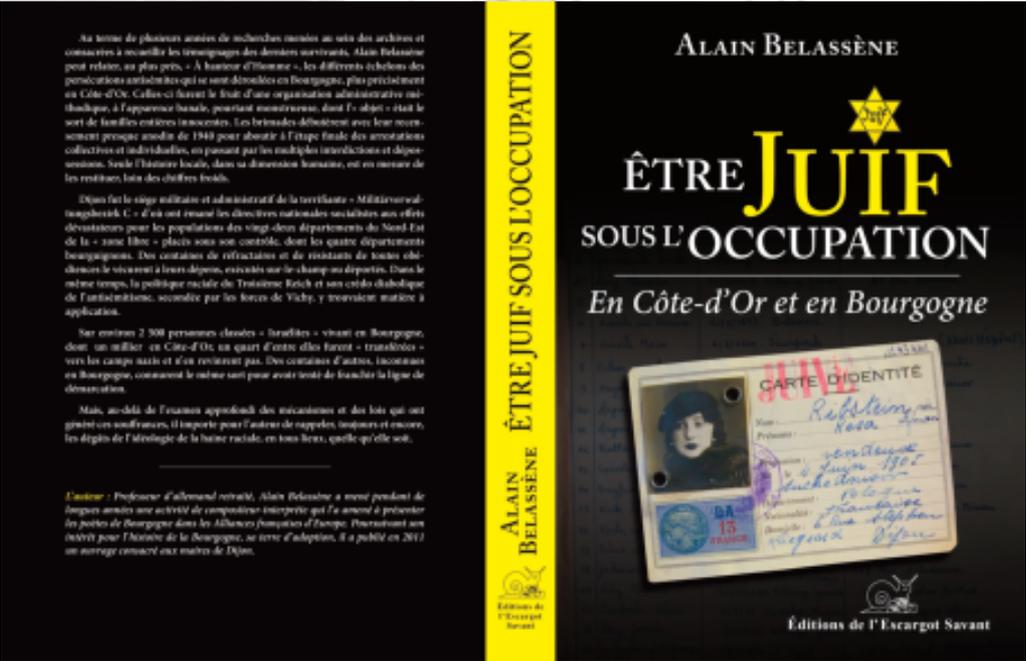
PRÉSENTATION

Au terme de plusieurs années de recherches menées au sein des archives et consacrées à recueillir les témoignages des derniers survivants, Alain Belassène peut relater, au plus près, « à hauteur d’Homme », les différents échelons des persécutions antisémites qui se sont déroulées en Bourgogne, plus précisément en Côte-d’Or. Celles-ci furent le fruit d’une organisation administrative méthodique, à l’apparence banale, pourtant monstrueuse, dont l’« objet » était le sort de familles entières innocentes. Les brimades débutèrent avec leur recensement presque anodin de 1940 pour aboutir à l’étape finale des arrestations collectives et individuelles, en passant par les multiples interdictions et dépossessions. Seule l’histoire locale, dans sa dimension humaine, est en mesure de les restituer, loin des chiffres froids.

Dijon fut le siège militaire et administratif de la terrifiante « Militärverwaltungsbezirk C » d’où ont émané les directives nationales-socialistes aux effets dévastateurs pour les populations des vingt-deux départements du Nord-Est de la « zone libre » placés sous son contrôle, dont les quatre départements bourguignons. Des centaines de réfractaires et de résistants de toutes obédiences le vécurent à leurs dépens, exécutés sur-le-champ ou déportés. Dans le même temps, la politique raciale du Troisième Reich et son crédo diabolique de l’antisémitisme, secondée par les forces de Vichy, y trouvaient matière à application.

Sur environ 2 500 personnes classées « Israélites » vivant en Bourgogne, dont un millier en Côte-d’Or, un quart d’entre elles furent « transférées » vers les camps nazis et n’en revinrent pas. Des centaines d’autres, inconnues en Bourgogne, connurent le même sort pour avoir tenté de franchir la ligne de démarcation.

Mais, au-delà de l’examen approfondi des mécanismes et des lois qui ont généré ces souffrances, il importe pour l’auteur de rappeler, toujours et encore, les dégâts de l’idéologie de la haine raciale, en tous lieux, quelle qu’elle soit.



ISBN : 978-2-918299-55-4 – Pages : 312 – Prix :30 €

EXTRAIT

1 - RUCHLA ZLOTOWICZ

Le soleil était pourtant resplendissant ce lundi 13 juillet 1942 lorsque les policiers dijonnais, à six heures du matin, sont venus chercher Ruchla Zlotowicz dans son modeste logement de la rue de la Manutention. Motif évoqué : un énième contrôle d'identité... Dès le lendemain, elle était arrachée à ses deux filles, âgées de 2 et 12 ans, qui la voyaient, pour la dernière fois, monter dans un bus à destination du camp de Pithiviers. De là, elle était déportée, le 17 juillet, vers Auschwitz avec 196 personnes issues de la région dont 28 de Dijon. Ce sera le convoi 6, emportant au total 809 hommes et 119 femmes dont 94 seulement reviendront. À la Libération, Ruchla Zlotowicz sera simplement classée « disparue ».

De nationalité polonaise, Ruchla Blumberg était née en 1905 à Varsovie. Réfugiée en France en 1924 pour échapper aux pogroms et à la misère, elle s'était mariée avec Maurice (Moszko) Zlotowicz. Leurs deux enfants, Fanny et Mauricette, sont nées respectivement à Paris en 1929 et à Dijon en 1939. En 2014, Fanny aujourd'hui Sancellier se souvient de la déportation de sa mère et des terribles épreuves endurées ensuite pour tenter de passer « entre les gouttes » des rafles et des arrestations. Autant de faits qu'elle n'a pu jusqu'à ce jour que très parcimonieusement – comme elle le dit elle-même – livrer à sa famille...

« Mes parents tenaient un commerce de friperie, comme on en revoit aujourd'hui. Dans ces métiers là, les gens apportent des affaires qu'ils ne veulent plus mettre. On les remet en état mais on leur demande d'abord leur nom et adresse pour savoir si ce n'est pas des objets volés afin de ne pas être considérés comme receleurs. On inscrivait donc sur un livre tout ce qu'on achetait et tout ce qu'on revendait et tous les mois on le faisait viser au commissariat, il était situé à l'époque place du Premier mai, à côté de chez nous. On connaissait donc très bien les policiers du secteur, mon père emportait le cahier à signer et souvent j'allais le chercher, parfois c'était les policiers qui passaient au magasin. On entretenait même des relations amicales avec eux, en particulier avec l'Inspecteur de la sûreté, Monsieur Robinet. Aussi, quand je l'ai vu arriver à six heures du matin, frapper à ma porte, dire à ma mère qu'il fallait qu'on s'habille et qu'on les suive, je l'ai tout de suite reconnu. On avait – pa-

rait-il – à se soumettre à des vérifications d'identité. Ma mère lui a dit tout de suite : « Moi, je sais pourquoi on vient me chercher Mr Robinet, je vous promets que je vais me cacher toute la journée avec mes enfants, demain je ne serai plus là [...] ». En effet, cette nuit-là, on devait partir, on devait passer la ligne de démarcation dans des wagons de charbon pour rejoindre mon père qui était déjà parti. Mon père s'était sauvé sans répondre à la convocation du fameux billet vert et il ne pensait pas alors qu'on arrêterait une mère et ses enfants. Mais voilà, on n'a pas eu le temps. Malgré toutes les supplications de ma mère, il a bien fallu suivre l'inspecteur en civil et son collègue en uniforme, il a cherché à la rassurer en lui répondant : « Mais non Madame, on a juste quelques renseignements à vous demander ». Après la guerre, il a bien dit ce qu'il a voulu mais la vérité, je la connais, et s'il est encore de ce monde, j'espère qu'il fait des cauchemars. Et quand on sait qu'une prime de 200 francs

était versée pour chaque personne raflée !

Je me souviens qu'il faisait un temps magnifique ce jour-là. Ma mère a pris ma sœur dans les bras, elle avait 2 ans, on a été emmenées toutes les trois dans la Cour de Bar de la mairie. Arrivées là, on s'est rendu compte qu'on n'était pas toutes seules, la cour était pleine de monde, je ne connaissais pas les gens, j'étais trop jeune, mais il y avait par exemple une mère de famille avec ses deux filles jumelles qui avaient à peu près 9 ans et qui pleuraient toutes les larmes de leur corps, leur maman n'arrivait pas à les consoler, elle n'avait plus de voix. (Il s'agit de Mathilde Salm, et de ses deux filles, Margot et Marlyse, âgées de 8 ans, extraites du groupe le lendemain.) Tout le monde était désespéré, poussait des cris, je revois des petits grands-pères avec leur manteau noir et leur barbe blanche, ils étaient effondrés. C'est un si mauvais souvenir. Moi, sur le coup, je ne comprenais pas, on ne nous avait pas appris à se méfier. Je me demandais : "Mais qu'est-ce que nous avons bien pu faire de mal ?". Une question bien sûr restée sans réponse.

Ensuite, ils nous ont ramenées à la maison, pas au magasin puisqu'il était fermé depuis longtemps. Je revois d'ailleurs la scène, au moment de notre spoliation, où l'administrateur provisoire, Monsieur Jamme, faisait consciencieusement le décompte de nos marchandises pour vérifier si tout y était. Il fallait que rien ne manque, sinon on risquait gros. Moi, je ne comprenais pas grand-chose, pourquoi on nous prenait tout et pourquoi on n'avait plus le droit de tenir notre petite boutique.

Désormais, on n'avait plus le droit de rien, à peine de voir le jour, à peine le droit de faire des courses pour s'alimenter et de parler avec les voisins. La radio, on nous l'avait prise, on avait juste le droit d'ouvrir les yeux le matin et de vivre dans le noir.

Ma mère est repartie avec les policiers presque aussitôt avec quelques pauvres affaires et quelque chose à manger pour le voyage. Ils n'ont pas dû attendre longtemps devant la porte pour qu'elle les rassemble.

Juste avant qu'elle parte, je revois ma grand-mère assise, avec des épingles à nour-



Ruchla Zlotowicz, sa fille Fanny et quelques amis devant leur petit commerce, rue de la Manutention. © Collection privée

rice, elle accrochait très vite des billets de cent francs dans l'ourlet du manteau de ma mère. C'était la seule chance de corrompre un surveillant.

Le lendemain matin, avec ma soeur et ma grand-mère, on a eu le droit d'aller la voir une dernière fois, on est arrivées juste pour la voir monter dans le bus, direction Pithiviers. C'est alors qu'elle a baissé la vitre et qu'elle nous a dit en nous regardant fixement, triste et sereine : « Je vous vois pour la dernière fois ». Elle était donc pleinement consciente de ce qui l'attendait. Mais nous ne pensions pas qu'elle disait vrai.

Ma grand-mère aurait dû être déportée en même temps mais les policiers ne savaient pas quoi faire des enfants, alors ils nous ont laissées, ma sœur et moi, sous sa responsabilité. Ensuite, une tante est venue à Dijon dans l'intention de nous emmener. Quand elle nous a vu en larmes, elle m'a dit tout de suite : « Tu t'habilles et on s'en va immédiatement, tu prends ton acte de naissance, tu le mets dans ta poche, pour passer la ligne ».

Je suis donc partie avec elle, mais dans quelles conditions ! Avec l'angoisse au ventre, on se cachait dans des granges à attendre le signal pour passer comme on pouvait à travers les rouleaux de fils barbelés. Il y avait là beaucoup de gens qu'on ne connaissait pas. Ils portaient des valises très lourdes et étaient enveloppés de plusieurs épaisseurs d'habits. Je me souviens que sur le quai de la gare de Chalon, nous avons échappé au contrôle de justesse. Deux policiers allemands avec leurs chiens bergers nous ont appelées pour nous demander notre identité. Ma tante a fait semblant de ne pas entendre, elle a couru devant et s'est fondue dans la foule. Il y avait beaucoup de monde. Moi, j'ai présenté mon certificat de naturalisation, le seul document que j'avais, où il n'avait pas le tampon juif. Ensuite, je l'ai rejointe et elle a eu le réflexe de me dire : « Surtout, fais comme si on ne



*Maurice et Ruchla Zlotowicz et leur fille Fanny.
© Collection privée*

se connaît pas ». C'est ce qui nous a sauvées. La suite serait longue à raconter, mais on a fini par atteindre Villeurbanne où mon père, mon oncle et ma tante Wagner nous avaient devancées. Nous avons appris alors qu'en moyenne, les passeurs demandaient 400 francs par personne mais 5 000 francs pour un Juif.

Ma grand-mère était restée avec ma sœur à Dijon. Quand elle est allée chez moi pour chercher des affaires, une voisine lui a dit : « Vous savez, vous ne devriez plus revenir, ils sont venus chercher ceux qu'ils n'avaient pas encore pris ». Aussitôt, ma grand-mère qui parlait mal le français, a pris le train avec ma soeur, mais elle s'est fait arrêter à Chalon. Elle est restée très longtemps avec ma sœur sur ses genoux au commissariat jusqu'à ce qu'on vienne la chercher. Mon

oncle venu de Lyon a pu la récupérer, mais à la condition de faire viser régulièrement un document pour montrer qu'elle était toujours là. C'était sans doute une grand-mère très dangereuse, vous savez ! Ensuite, bien sûr, elle s'est sauvée.

Après, tout a été très compliqué. À Lyon, il a fallu vivre autrement, dans des caves, des greniers, chez les uns chez les autres, dans une seule pièce, sans commodité. À la Croix Rousse, on vivait chacun de notre côté, sous de fausses identités, car il y avait beaucoup de rafles. Ma cousine et moi, on a été un temps au pensionnat de Vernay-Ombrosa, avec beaucoup de Juifs. La directrice s'appelait Madame Bonichon, au prix de sa vie, elle nous a protégées et nous a sauvées. Il y a eu beaucoup d'assassinats, une institutrice a été abattue dans la rue, on ne comprenait pas, on circulait toutes seules, on ne se méfiait sans doute pas suffisamment. Dans les rues, on se débrouillait comme on pouvait. Mon père partait loin le matin pour aller travailler, il fallait bien vivre, nous n'avions aucun moyen. Pendant longtemps, nous n'avions pas eu le courage de lui annoncer que maman avait été déportée de Dijon. Quand on lui a enfin appris la nouvelle, je m'en souviens, ce fut terrible, j'entends encore son cri...

Puis on s'est cachés en Indre-et-Loire, à Nouans-les-Fontaines dont le courageux maire, Monsieur Blanchet, qui était aussi boucher, a fait beaucoup pour nous protéger. Là, on a assisté à des massacres terribles au moment où les Allemands se repliaient en 44. On était cachés dans une pièce avec une sortie à l'arrière pour pouvoir se cacher en s'allongeant dans un champ d'artichauts quand les Allemands venaient. On avait tous une autre identité et une autre histoire, comme si on n'était pas de la même famille, on vivait mal mais on était vivants. J'ignorais malgré tout qu'on pouvait mourir, mais on

était toujours à deux doigts de se faire arrêter. Tellement d'autres autour de nous ont été raflés ou tués. Moi, je n'avais pas de carte d'identité car j'avais moins de 15 ans, donc pas de tampon « Juif ». À plusieurs reprises, c'est ça qui m'a sauvée.

Le sentiment de culpabilité, on ne l'avait pas mais c'est venu plus tard, quand on est rentrés à Dijon, en mai 1945 et quand on a découvert qu'on n'avait plus rien et qu'on nous avait tout volé. Le magasin était complètement délabré et insalubre, des gens l'habitaient, on n'avait plus de logement. On était complètement démunis, heureusement qu'on a reçu quelques habits de la famille d'Amérique, on a pu recommencer à être habillés comme tout le monde. À Dijon, on était considérés comme disparus, on ne pensait pas nous voir revenir, je dois dire que l'attitude de certains Dijonnais, je la ressens assez mal. Pendant un certain temps, on a survécu dans une petite pièce sans eau, avec des lits métalliques de la Croix-Rouge et des sacs de pommes de terre remplis de paille en guise de matelas. Mon père a été obligé de faire de longues démarches en justice pour retrouver son bien et son outil de travail mais ça ne l'a pas empêché de demander la citoyenneté française et de l'obtenir en 1946. Mes parents étaient venus en France pour sortir de leur condition. Ma mère était venue rejoindre sa sœur Sarah Wagner née Blumberg, installée avant elle à Dijon. Dans la famille de mes parents restée en Pologne, ils étaient 9 enfants chez mon père, chez ma mère 10 enfants. Quelques émigrés ont pu être sauvés mais tous les autres sont morts assassinés ou morts de faim dans les ghettos, avec conjoints et enfants. Nous l'avons appris un fois revenus à Dijon, en septembre 1945 (voir lettre en yiddish).

Après la Libération et sans relâche, ma tante est allée à l'hôtel Lutétia, transformé en centre d'accueil à Paris, pour essayer



Ruchla Zlotowicz.
© Collection privée



Fanny Zlotowicz (en haut à droite) avec sa classe de l'école Turgot à Dijon. © Collection privée

d'avoir des nouvelles de ma mère mais nous n'avons jamais rien appris sur les conditions de sa disparition.

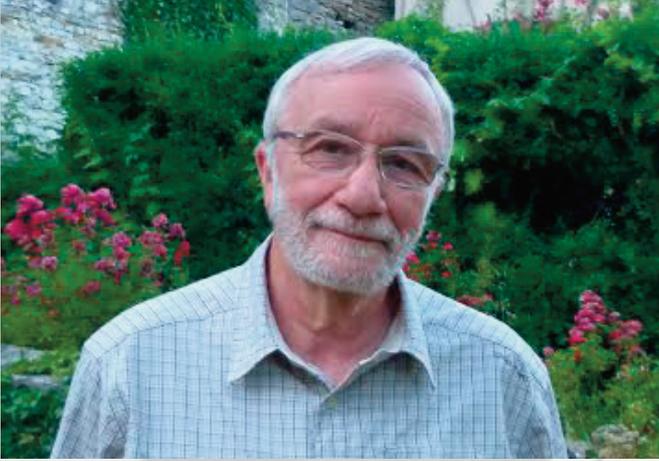
Aujourd'hui encore, ce n'est pas parce que je n'en parle pas que je n'y pense pas. Si je n'ai parlé de rien pendant plus de soixante ans, c'est parce que je ne voulais pas que mes enfants et mes petits-enfants pensent que l'humanité était aussi pourrie que ça, je voulais les protéger. Moi-même, j'ai été élevée dans la confiance envers tout le monde, j'ai toujours aimé les gens, c'est comme ça. Ma désillusion a été d'autant plus brutale quand on nous a fait tous ces malheurs, je ne pouvais pas comprendre.

Mais pendant toutes ces années écoulées depuis la Libération, imaginez le sentiment de dégoût qui m'a envahie chaque fois que j'ai vu dans un reportage Hitler passer la main dans les cheveux d'un enfant, lui qui

en a fait tuer tellement. Je me suis toujours demandé, même si je l'ai vécu, comment on peut faire du mal à l'innocence ?

Il ne faut pas que ça recommence [...] ».

L'AUTEUR



Professeur d'allemand retraité, Alain Belassène a mené pendant de longues années une activité de compositeur-interprète qui l'a amené à présenter les poètes de Bourgogne dans les Alliances françaises d'Europe. Poursuivant son intérêt pour l'histoire de la Bourgogne, sa terre d'adoption, il a publié en 2011 un ouvrage consacré aux maires de Dijon.

Comment est née l'idée de cet ouvrage ?

Alain Belassène : Je suis passionné depuis longtemps par le passé de la Bourgogne, ma terre d'adoption, autant par les événements heureux que tragiques et douloureux qui jalonnent son histoire.

Pour cet ouvrage, mon intention première voulait se limiter à faire connaître les victimes juives du nazisme et de ses acolytes déportées depuis Dijon, au cours des quatre années d'Occupation. Il s'agissait pour moi de ramener dans la mémoire collective tous ces disparus qui furent, comme ce fut dit souvent, « ces innocents qu'on avait voulu faire disparaître de la société des hommes ».

Mais pour leur redonner chair et vie, je ne pouvais m'en tenir aux chiffres et bilans froids fournis par les documents d'archives. Il me fallait recueillir les témoignages des survivants. Ce faisant, je découvrais « tous les autres », trois fois plus nombreux, qui, dans leur combat pour survivre, avaient pu échapper à l'ultime et funeste étape du processus d'élimination. Mais ils en avaient connu toutes les autres : depuis l'humiliation des recensements au dépouillement total, en passant par les multiples interdictions et les dépossessions programmées, la dite « aryanisation », d'une ampleur insoupçonnée jusque là.

Au fil des découvertes, s'imposait toujours davantage le besoin de comprendre les mécanismes de la politique d'exclusion et les rouages de la machinerie administrative germano-française locale et régionale qui en découlaient et qui avaient mis en œuvre cette « aryanisation ».

Somme toute, un exemple à méditer pour le temps présent. Le devoir de mémoire se transformait ainsi en devoir de comprendre. Dès lors, le chantier devenait immense mais l'exploration incontournable.

Vous avez recueilli de nombreux témoignages. Pourquoi ne pas avoir travaillé uniquement à partir d'archives ?

A.B. : Les témoignages de ceux qui ont été au cœur de ces événements et les explorations d'archives sont complémentaires et indissociables. Ils correspondent aux deux objectifs que j'ai voulu atteindre.

Pour pouvoir véritablement rendre compte du traitement de l'aberrante « Question juive » et de ses conséquences inhumaines, on ne peut parler des victimes que d'une manière individuelle et particulière, « à hauteur d'homme », et surtout, pour ce faire, on doit impérativement laisser s'exprimer les derniers survivants.

Car, s'intéresser à l'histoire locale, surtout pour un sujet aussi dramatique, c'est s'intéresser à ce qu'ont vécu ces hommes, femmes et enfants, innocents face à la barbarie. Les archives, quant à elles, ont permis de découvrir une réalité plus globale, et surtout la monstrueuse activité administrative déployée avec méthode pour mettre au ban cette population. Elles ont permis aussi de découvrir de nombreux cas d'exclusion et d'arrestations, ainsi que des dossiers familiaux, pour lesquels aucune victime ou descendant n'est encore là pour en rendre compte.

Les documents administratifs conservés éclairent sur l'activité du système de répression, ils en donnent le cadre, font revisiter les lois d'alors, les rapports de police, les instructions allemandes et préfectorales... De la même façon, les ouvrages généraux et nationaux consultés ont permis d'en comprendre l'origine et leurs fondements idéologiques.

Les familles des victimes elles mêmes ont longtemps ignoré ce qui se passait ailleurs, dans d'autres familles, et ce qui s'organisait contre eux dans le secret des bureaux, et de quelle manière. Pour autant, les chiffres et les statistiques abstraites, autant que les rapports feutrés, permettent si peu ou seulement « de loin » d'évoquer les souffrances endurées.

Qu'est-ce que ce livre peut apporter aux lecteurs d'aujourd'hui ?

A.B. : Quand on se penche sur l'histoire, c'est qu'on pense au présent, c'est du moins ma préoccupation essentielle. Surtout lorsqu'il s'agit de phénomènes dont les résurgences se manifestent tant aujourd'hui, les événements de l'actualité récente ne le démentent malheureusement pas. C'est pourquoi, au delà de l'hommage rendu à toutes les victimes du Nazisme et de ceux qui leur ont emboité le pas, précisément des persécutions antisémites, cet ouvrage tente de faire toucher du doigt le cheminement possible et les conséquences de rejet de l'autre. Il veut donc parler et témoigner contre toutes les infamies, celles qu'engendrent les racismes et les xénophobies, depuis leur origine jusqu'à leurs hideuses conséquences.

C'est dans un souci d'humanisme et de dignité universels, dont tant de gens sont habités, qu'il s'adresse à notre conscience commune, rempart plus que jamais nécessaire pour affronter les enjeux du monde d'aujourd'hui. Il veut être une pierre de plus dans l'édifice d'humanité de chacun. C'est ni plus ni moins ce que cet ouvrage porte en son cœur.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARGOT SAVANT



Les Éditions de l'Escargot Savant ont été créées en 2004 par Christian Kempf et sont implantées en Côte-d'Or. Indépendante et dynamique, la maison d'édition publie une trentaine d'ouvrages par an.

L'Escargot Savant s'organise principalement autour de deux lignes éditoriales. Tout d'abord, la Bourgogne. Un des objectifs de l'Escargot Savant est de mettre en avant le patrimoine bourguignon. Qu'il soit naturel, architectural, culturel, historique... La maison d'édition propose ainsi des beaux-livres, mais également des guides et des monographies, mettant en valeur les caractéristiques de la région. Cet attachement à la Bourgogne passe aussi, bien sûr, par la publication d'auteurs régionaux, qu'ils écrivent des contes, des romans ou encore des récits de voyage.

L'autre thème traité par l'Escargot Savant est le Grand Nord et l'Antarctique. À travers des ouvrages aux textes précis et à l'iconographie soignée, le but est de faire découvrir les régions polaires. La faune, la beauté des paysages, les icebergs, la banquise... Mais aussi la fragilité de cet environnement de plus en plus menacé.

Christian Kempf, fondateur et directeur des Éditions de l'Escargot Savant

Christian Kempf est en premier lieu un scientifique et un universitaire passionné par la nature. Il est à l'origine de la réintroduction du lynx dans les Vosges en 1983, et a été très actif dans la conservation de l'environnement en Alsace et en France. Il a enseigné dans diverses universités en Europe et dans le monde. Il a également œuvré pour la sauvegarde des régions polaires. Il a organisé des expéditions scientifiques, dirigés des travaux et a créé le Groupe de Recherche en Écologie Arctique qu'il a présidé jusqu'en 1992. Aujourd'hui, en dehors de son activité d'éditeur, il dirige une société de croisières-expéditions, Grands Espaces, et emmène des groupes de voyageurs privilégiés dans les régions les plus extrêmes du Grand Nord et de l'Antarctique.



Pourquoi avoir fondé une maison d'édition ?

Christian Kempf : Parce que le livre est un moyen privilégié de communication. Nous avons voulu ainsi faire passer, tant dans la découverte que dans la culture, nos envies de conservation de la nature, de valorisation du patrimoine... De plus, il y a tant de manuscrits, de récits de vie, de bijoux d'inventaires, qui ne trouvent éditeur. Le livre est ainsi une passerelle entre un auteur, passionné, et le lecteur qui veut se laisser emporter. Il faut dire aussi qu'actuellement, l'édition est une activité qui rencontre des difficultés. C'est pourquoi nous nous plaisons à relever ce défi ! Car, au rendez-vous, il ne peut y avoir que la qualité et l'inventivité. Et quoi de plus émoustillant pour un travail d'équipe ?

Pourquoi avoir choisi le nom d' «Escargot Savant» ?

Ch. K. : Pour la Bourgogne d'abord ! Le siège de la société est en Bourgogne et notre cœur de publications également. C'est notre signature géographique. Mais aussi parce que l'escargot est un excellent indicateur biologique. Il est très sensible aux polluants, à l'air, au paysage. C'est notre signature «nature». Enfin, il y a aussi le fait que l'escargot prend son temps, ce qui est synonyme de travail bien fait, d'exigence... C'est notre signature de qualité. Quant à «Savant», nous l'avons choisi car c'est un mot qui dégage un merveilleux parfum d'honnête homme, venant d'une autre ère, persuadé que le savoir devrait être à la base de notre construction politique et sociale.

Quels sont les thèmes de prédilections de l'Escargot Savant ?

Ch. K. : Les auteurs bourguignons. Il y a un fossé, entre les manuscrits et le lectorat, car l'édition est mal structurée, financée... Notre maison d'édition doit ainsi être un porte-avion de plus permettant aux manuscrits d'atterrir dans cet océan gris de notre conjoncture économique. Une chance supplémentaire pour échanger, communiquer... Il y a aussi bien sûr le patrimoine. Un patrimoine extraordinaire, lié à la situation géographique de la Bourgogne, lieu d'échanges et d'histoire. La connaissance de notre patrimoine nous permet de mieux définir notre identité. Nous sommes également concernés par tout ce qui touche aux régions polaires. L'actualité projette ces terres sur l'avant-scène, et nous devons mettre en avant les préoccupations de protection de notre environnement, notamment le réchauffement du climat. Enfin, de manière plus générale, il a la nature. À ce rythme, il n'y aura plus un seul espace vert en France dans 160 ans... Il faut protéger la nature, une évidence hélas peu partagée...

Retrouvez-nous :

Sur notre site : www.escargotsavant.fr

Et sur notre page Facebook :

www.facebook.com/EscargotSavant

CONTACTS

Les Éditions de l'Escargot Savant

Le Thillot 21230 Viévy

Tél. 03 80 84 89 91

www.escargotsavant.fr

www.facebook.com/EscargotSavant

Pour tout renseignement

Hélène Moulin : 06 61 64 10 64

helene@escargotsavant.fr

Brigitte Delgado : 06 23 59 12 07

brigitte.delgado@escargotsavant.fr